

1/

*Jacques-Louis DAVID, hiver 1825, seul en scène, s'avance vers les spectateurs. On reconnaît le dernier atelier, celui de l'exil bruxellois, et les tableaux qui résument le parcours de l'artiste, ses débuts rocailles, une académie romaine, le Marat de 1793, la réplique du Couronnement de Joséphine...*

David : Je suis laid ; (*un temps bref*) disons difforme de visage (*un temps*) ; je me suis marié avec une femme qui n'était pas non plus une beauté. J'en ai divorcé, pour l'épouser de nouveau par la suite, à ma sortie de prison, après la chute de Robespierre. Mes filles ne sont guère séduisantes non plus, mais j'ai su bien les marier, et les voilà toutes deux baronnes. Baronnes d'Empire, évidemment, mais un jour, ceci vaudra cela. Quant à mes fils, l'aîné, Jules, est consul quelque part en Europe, mais le cadet, Eugène, a choisi le sabre. Comme celui que je tenais à pleine main dans ce

duel de jeunesse qui m'a laissé la bouche toute de travers, une caractéristique que mes portraitistes, peintres ou sculpteurs, ont toujours essayé de gommer avec plus ou moins d'habileté. Quant à mes ennemis, et ils sont nombreux, ils m'appellent la grosse bouche, ou encore la grosse joue, derrière mon dos, bien sûr. Mon père aussi s'est battu en duel, et, bien que ma famille le passe sous silence, il semble bien qu'il en soit mort. C'était le deux décembre 1757, drôle de hasard, car voilà une date qui en annonce d'autres, le deux décembre 1804, le Sacre, le deux décembre 1805, l'éclair lumineux d'Austerlitz. Quel homme ce fut, mon Empereur... (*un temps*). Peut-être le petit garçon qui regarde son père partir au combat, dans le *Serment des Horaces*, me ressemble-t-il un peu, disons que ce fut malgré moi.

Je suis né le 30 août 1748, il y a 77 ans, dans une famille bourgeoise qui comptait nombre d'architectes et d'entrepreneurs. Du reste, je ne fais pas partie de ces artistes dont on a contrarié la vocation, et mon apprentissage a débuté chez un parent de ma mère, l'illustre François Boucher (dont on a eu grand tort de se moquer, car n'est pas Boucher qui veut). Puis je suis entré chez ce bon monsieur Vien, qui a m'a guéri de mes excès rocailles. Un maître tolérant, ce Vien, mais qui finit par éprouver certaines difficultés à comprendre tout ce qui changeait autour de lui, dans la société comme dans la peinture... On

ne devient pas un grand peintre tel que je le fus sans subir toutes sortes d'épreuves, d'initiations, devrais-je dire. Eh bien, je me suis plié comme tous les autres au long apprentissage de l'Académie, j'ai copié les gravures, les moulages de sculptures antiques, et enfin le modèle vivant, qu'on nous demandait d'ennoblir sans tomber dans l'artifice. Je n'avais pas 23 ans, la première année où j'ai concouru en vue du Grand Prix de Rome ; le sujet imposé était le *Combat de Minerve contre Mars*, un thème peu stimulant à moins d'aimer la grandiloquence homérique. Or, j'ai obtenu le second Prix, derrière un peintre aussi plat que détestable, l'ignare Suvée. Mais il était normal alors, tant l'Académie veillait à ne pas décourager les récidivistes, de ne pas être envoyé à Rome, au Palais Mancini, du premier coup. La seconde année, 1772, ce fut horrible. Il y eut une cabale contre moi, la première d'une longue série, le Prix a été donné à une nullité, Jombert, et le second, qui me revenait de droit, attribué à Lemonnier, ce pâle ignorant. Alors, totalement recru de l'incompréhension de mes soi-disant juges, parmi lesquels je désirai quand même être admis un jour, ces messieurs de l'ancienne Académie, je décidai de me laisser mourir de faim...

*(Le fond de la scène s'éclaire, on voit une porte fermée au verrou, devant laquelle se tient David assis sur une chaise, la tête dans*

*les mains. Inquiets, l'écrivain Sedaine et le peintre Doyen tambourinent de l'autre côté)*

*Voix de l'autre côté* : Louis, je t'en prie, tu nous fais peur, réponds !

*Autre voix* : C'est complètement idiot, tu n'as rien mangé depuis six jours ! Pousse ce verrou, je t'en supplie !

*Première voix* : Ecoute, on va être obligés de défoncer la porte ! Mais réponds donc !

David (*s'adressant aux spectateurs*) : Ah les deux braves ! Ceux qui voulaient m'arracher à la mort, c'étaient mon parrain Sedaine, qui me donnerait plus tard l'idée des *Horaces*, et puis Doyen, un des rares académiciens de l'époque à vraiment sentir le besoin de renouveler la peinture ! Mais j'étais tellement écœuré, j'attendis encore longtemps avant de leur répondre (*un temps. On tambourine toujours. Il se lève enfin et va tirer le verrou, puis franchit la porte, les bras ouverts comme s'il allait étreindre ses amis (ou bien en signe de reddition) ; noir rapide. On le retrouve au premier plan.*)

Quand on est jeune, on se console plus vite, dit-on ; il faut croire que cela marcha pour moi. Je me suis remis au travail : en 1773, le sujet choisi était *La Mort de Sénèque* ; j'étais fier de mon tableau, plein de rutilances et ma foi, encore assez baroque, avec un beau groupe de femmes dont une s'évanouit. Vous ne le croirez pas, le grand prix a été

à Peyron, dont je me vengerais bientôt, et comme j'avais déjà obtenu le second prix, on décida de ne pas en décerner un de plus cette année-là. Cette fois, l'idée de suicide s'était envolée, j'ai serré les dents et pris mon mal en patience, alors que derrière mon dos on commençait à rire de moi. L'année suivante, j'ai exécuté ma peinture sur le sujet d'*Antiochus et Stratonice*. Une composition volontairement plus sèche, des coloris retenus, la vigueur des architectures dialoguant avec les personnages... Et cette fois, à ma quatrième tentative donc, j'ai écrasé mes concurrents ! C'était le 27 août 1774, trois jours avant mon anniversaire, et le 30 septembre, je quittais Paris pour Rome, le cœur plein d'ardeurs et de rêves, en compagnie du cher Vien, nommé à la tête de notre académie.

*21 juin 1780. La scène se déroule dans l'atelier de David, au palais Mancini, sur le Corso, dont la rumeur se fait entendre. Vien, triste, mais résigné, lui rend une dernière visite après avoir échoué à le maintenir une année de plus dans la cité éternelle. Les tableaux du séjour romain sont posés contre le mur, Saint Roch, Saint Jérôme, le portrait de Potocki, la copie d'après La Cène de Valentin.*

Vien : Vous quittez donc Rome, mon ami ?

David : Il le faut, je le dois...

Vien : A qui ?

David : Mais... à moi !

Vien : Ainsi donc vous sacrifiez à l'Académie, au Salon, au succès, l'année supplémentaire que vous pourriez passer en Italie, je ne dirai pas auprès de moi, mais auprès des dieux de la peinture. Même l'argent, que

vous ne détestez pas, ne saurait vous retenir, me dit-on. Un an de plus, ce n'est pourtant pas le bout du monde. Souvenez-vous de l'état lamentable où vous croupissiez voilà quelques mois. Les mélancoliques comme vous se soignent mieux à Rome qu'à Paris, croyez-moi. Certes, vous allez mieux. Cela ne veut pas dire que vos humeurs noires soient dissipées à jamais.

David : Mais Rome, Monsieur, m'a déjà sauvé. Rome et Naples, devrais-je dire [*se tournant vers la copie de La Cène de Valentin et le Saint Jérôme*]. Est-il meilleure médecine que Caravage, Ribera et mon cher Valentin, notre compatriote, le prince de la vraie peinture, forte aux sens, puissante au regard, pleine d'âme ?

Vien : Je vous revois durant l'hiver 1775 quand nous arrivâmes enfin en Italie, perdant à chaque étape vos illusions. J'étais passé par là au temps de mon Prix de Rome. Une fois le concours en poche, on quitte la France gorgé de vanité, dure est la chute...

David : Certes ! Mais Caravage et les siens m'ont vite remis en selle. La tête m'en tournait dès que je mis les pieds à Rome. La vigueur de ton, la saillie des corps, ces ombres qui avaient déserté nos palettes, quelle révélation ! Diderot a raison contre Winckelmann, la leçon de l'antique n'est pas tout, la noblesse des formes nous perdrait sans le nerf de la vie, la force de la nature. Il manque aux Grecs le feu des passions.

Ces êtres de marbre nous glacent. Oui, je vous le redis, Monsieur, je suis libéré du goût français, affranchi de ce servage, si j'ose dire. C'est à moi de me sauver et, qui sait, de révolutionner la peinture parisienne.

Vien : Révolution, révolution, décidément, c'est une obsession. Vous me faites penser à ces philosophes que nous avons laissés en France, il y a quatre ans. Je ne parle pas de ce bon Diderot, que j'ai souvent croisé au Salon, et qui ne m'a pas toujours épargné ses sarcasmes de polygraphe cruel. Non, je veux parler de ces Rousseau du ruisseau et de leurs appels à la révolte. Je ne sais quel désir de renverser la monarchie flotte dans l'air de Paris. Vous nous voyez en république ? Nous ne sommes pas assez vertueux pour cela.

David : Le parlementarisme à l'anglaise me suffirait ! Reconnaissons qu'il est des aristocrates de bonne compagnie. Et puis quelle largesse ! Tenez, par exemple, le comte Potocki dont j'achève le portrait, voilà un parfait honnête homme. Saviez-vous qu'il traduit Winckelmann avec compétence, mon beau Polonais ? Approchez-vous du tableau, là, regardez là, le collier du grand chien...

Vien : Je ne vois rien...

David : C'est que je suis habile... Quand vous aurez le nez sur ma peinture, vous y distinguerez ma signature. Une manière de rappeler aux grands, aux cordons bleus, que nous ne sommes pas leurs valets, pour ne

pas être leurs égaux. Je mords quiconque s'y frotte.

Vien : Pas un mot de tout cela, n'est-ce pas, quand vous vous présenterez aux portes de l'Académie royale ? Ils ne partagent pas tous votre anglophilie et certains même vous rafraichiraient la mémoire au sujet de ce malheureux roi Charles, à qui les partisans de Cromwell coupèrent la tête.

David : Vos collègues de l'Académie viennent de me faire savoir le bien qu'ils pensaient de mes progrès... (*Après un silence*) et l'inquiétude que leur inspirait mon trop grand souci des « vérités de nature ». Je crois que c'est leur mot. Il eût fallu, à les suivre, embellir ma figure de Saint Jérôme, bien que retiré au désert, et ne pas donner tant de sécheresse à ma composition, comme si la nouvelle peinture n'appelait pas l'austérité des anciens pour nous toucher à nouveau. Que diraient-ils des saints de Ribera, ceux que j'ai d'étudiés à Naples, et qui m'ont électrisé. J'étais aveugle en arrivant, je repars opéré de la cataracte.

Vien : Allez donc, puisque votre impatience à conquérir Paris ne connaît plus aucun frein !

David : Je n'emporte pas seulement la leçon des modernes dans mes bagages, rassurez-vous. Mes carnets sont remplis de copies d'antiques et de paysages, presque inchangés depuis les fondations de Rome. J'ai remonté le temps ici. Comment oublier ma première

promenade dans les ruines du Forum, la lumière du soir qui tombait si doucement, et tous ces fantômes qui se réveillaient, m'appelaient ! Regardez ces deux gros albums de dessins, c'est ma moisson, ce sera ma médecine contre la mélancolie. Contre le spleen, disent les Anglais, qui savent si bien tourner en plaisir nos désespoirs. L'Italie, Monsieur, m'aura autant écrasé qu'exalté, je vous le dois. Et je paie toujours mes dettes.

Vien : Commencez donc par reconnaître l'enfant !

David : De quel enfant, Monsieur, parlez-vous donc ?

Vien : Vous le savez fort bien, mon jeune et impétueux ami... Ah, vous n'avez pas toujours souffert de mélancolie sous le ciel de Rome. Sachez que la petite Caterina est grosse de vos œuvres. Ma femme me l'a certifié. Je ne vous jette pas la pierre, je n'embouche pas la trompette du Jugement dernier, comme l'ange de votre *Saint Jérôme*. Mais, tout de même, notre petite servante attend un geste de vous, un geste digne de vous.

David : Malheur !

Vien : Ou bonheur, si vous vous conduisez, quelle était votre formule déjà ? Ah, oui, si vous vous conduisez en honnête homme.

David : Comment en douteriez-vous ?

*Voix off* : Mais David oublie, à l'instant même, ce premier serment. A peine Vien sorti de sa chambre, il rassemble ses derniers effets et précipite son départ. Paris l'appelle de manière plus pressante. Seuls les enfants du génie comptent à ses yeux. Quant aux femmes perdues, elles seront toujours moins malheureuses à Rome qu'à Paris.